

## CHAPITRE 18

### ... MALHEUR À ARIEL, CITÉ OÙ CAMPA DAVID...

À mon retour et après quelques jours de repos, me voilà, non plus à l'Uni, mais à l'hôpital cantonal pour y poursuivre mes études de troisième année. J'étais très confiant, bien dans ma peau, reposé et, malgré moi, bronzé d'un soleil grec.

Il me fallut prendre mes marques dans ces nouveaux bâtiments imprégnés à mon goût d'une fort mauvaise atmosphère. La fumée revendicatrice des intoxiqués de la clope se mêlait à la triste et funeste ambiance des blouses blanches étiquetées de couleurs. Le mépris régnant ici était dicté par une hiérarchie chromatique à l'instar de celle de l'école Pestalozzi. Le sommet de celle-ci est représenté par le rouge (médecins, chefs de clinique, professeurs), alors que le bas, semblable à l'école du bienfaiteur de Stans, est noir, s'agissant des nettoyeurs (techniciens de surface), pousse-lits et autres. Les infirmières (comme mère) de couleur bleue, assouvissaient bon nombre de petites vengeances personnelles. Rappelons que Jean Cavin arborait aussi le bleu. Appartenant au sommet de ladite hiérarchie (futur rouge), je pouvais regarder avec un certain dédain les bleus, d'autant que leur frustration était accentuée par le séculaire et éternel conflit médecin-infirmière. Le personnel infirmier, essentiellement féminin, se trouve en double situation d'infériorité par rapport au médecin car elles doivent simultanément obéir aux ordres du médecin et de l'homme. Chez ces petites «reines», l'homme n'a de place qu'au cœur d'un conflit qu'elles-mêmes ont créé et dont elles ne peuvent assumer les conséquences. Faut-il qu'il s'agisse d'êtres profondément triviaux, pour inciter autant à la haine sexuelle... **pauvrettes!**

Fin de mon «caca» misogyne...

Dans le lot des précédents étudiants, épuré de plusieurs dizaines d'entre eux par un deuxième propé ravageur et destructeur, on pouvait observer et compter de nouveaux «spécimens» ayant raté leurs examens et enfin, ceux hors catégories venant d'une autre planète.

C'était le cas d'un réfugié politique zairois ayant grossi nos rangs. Pascins Nzogu Kiantédé était non seulement très gentil mais également brillant, (à peine six mois lui suffirent pour rattraper les cours des précédentes années) simple, sportif et chaleureux. Il avait été persécuté et emprisonné dans son pays dans des conditions suffisant à tuer la majorité d'entre eux. Certains tentaient de fuir à travers le fleuve Zaïre où une bonne majorité d'entre eux se faisait dévorer par des crocodiles.

J'avais beaucoup d'admiration pour ce footballeur aux incroyables et secrètes réserves respiratoires. Il me mettait plusieurs longueurs au foot sans sourciller. Ses poumons «spéciaux» lui venaient de son origine des hauts plateaux (environ 2000 mètres) où il naquit et passa son enfance.

Cela lui confère une supériorité respiratoire par augmentation naturelle de son hématoците (vivant en altitude, ces hommes produisent plus de globules rouges pour compenser et pallier le manque d'oxygène). Ainsi le corps accentue-t-il le nombre de transporteurs d'une plus petite quantité O<sup>2</sup> permettant aux sujets de compenser cette carence.

### **... et il y eut... la femme... Arielle...**

J'avais bien remarqué dans ce nouveau lot une femme séduisante qui ne cessait de me fixer avec insistance... mais je n'étais pas intéressé.

Je la retrouvais sans cesse sur mon chemin et elle semblait rechercher mon contact, à en croire l'expression de ses yeux. N'ayant personne à qui parler, je lui demandai ce qu'elle faisait là,



ce qui l'amusa beaucoup. La question quelque peu incongrue s'avéra justifiée, *a fortiori*. En effet, s'étant présentée pour la troisième fois aux examens de 2<sup>e</sup> année, croyant avoir échoué, elle s'était inscrite en fac de droit. Or le sort en décida tout autrement. En fait, elle avait réussi son passage, à son insu et fut en conséquence convoquée par les deux facultés simultanément. Elle opta sans hésiter pour la médecine, n'ayant aucune envie de tout recommencer à zéro, son second choix l'étant par défaut.

Je l'invitai à manger au resto de l'hôpital. La «bouffe» n'était pas trop coûteuse bien que fort goûteuse. Durant le repas, alors que nous conversions, je sentais qu'elle m'observait d'un œil particulièrement attentif dont la vigilance constitue la spécialité des femmes. J'aimais sa présence et son contact. Elle était bien éduquée et cela m'impressionnait. Elle avait de la réserve, du répondant et de la classe. Elle était physiquement et psychologiquement fine... elle avait de belles mains et cela m'avait frappé.

Arielle et moi commençons à devenir... inséparables.

Elle vivait chez un ami «transition» qui était amoureux d'elle. Comme toutes femmes, elle le «baladait» sans vergogne, bien que dans le fond, elle ne l'aimât pas... encore aujourd'hui je lui reproche cette indigne attitude.

Elle sortait d'une longue histoire avec un autre P.-Alain, son premier amour. Celui-ci avait bien tenté de reconduire ce rêve s'éloignant à pas de géant, mais sans succès. La cruauté séculaire des belles ne souffre aucun recours. Fortes d'un irrationalisme les conduisant à prendre des chemins, en changer et rechanger encore, elles finissent par s'égarer et nous perdre. Peu importe si elles font du mal, beaucoup de mal, abandonnant sur leur route bon nombre de cadavres amoureux. Elles n'ont ni la sensation et encore moins la sensibilité de corriger



leur destinée aux funestes conséquences représentées entre autres par la misère humaine masculine...

... ne nous perdons pas en conjectures et rancœurs tenaces que le lecteur aura cru percevoir depuis un moment...

Un après-midi, je l'avais invitée en ma demeure. Je n'avais que ces idées en tête ; lui jouer du piano, lui montrer mon antre, attirer son attention sur ma sensibilité et son regard sur ma vie. Je n'étais pas attiré par elle, quand bien même j'appréciais sa présence. Nous avons pourtant tenté une approche physique « à l'insu de mon plein gré » comme dirait un certain cycliste. Ce fut un échec, sans gravité pour moi. Je voulais lui faire plaisir, elle l'attendait... c'était clair, mais elle ne voulait pas m'aider dans cette approche. Elle fit montre de peu d'entrain.

S'était-elle sentie frustrée et fort mal honorée par mon manque de « forme » ce jour-là ? Toujours est-il que son attitude m'avait déplu, voire déçu. Après son départ, je m'étais dit que ce n'était qu'une femme de plus. J'étais très triste, car je commençais à y croire.

Durant près de quinze jours, nous ne nous sommes plus revus... elle disparut...

Plus qu'un désir quasi inexistant, je cherchais une amitié chez cette compagne dont la présence était très vite devenue... indispensable.

Entre-temps, elle devait régler son problème avec Coucou et Ive, le compagnon « transitoire » de son infortune passagère, puisque me voilà !

Elle ne réapparut plus à l'Uni durant cette période. Ma solitude pesait deux fois plus lourd. Je me harcelais de questions à propos de mon comportement et voulais surtout savoir pourquoi – je croyais que c'était le cas – elle m'avait déjà quitté. L'orphelin abandonné m'avait « rattrapé »... nous nous sommes pris par la main. J'étais au désespoir...

Puis un jour, elle se pointa à l'hôpital. Je me jetai littéralement sur elle afin de connaître sa position sur l'existence ou non de cette histoire. Elle me répondit avec un calme : « Ah lala que vais-je faire de toi ? » et ajouta cette phrase me remplissant de bonheur...

«**Il faut que je te trouve une place dans ma vie...**» et comme j'aime qu'on me mette les points sur les «i»... je lui demandai de transcrire en langage à portée d'une petite tête d'épingle comme la mienne... ce fut clair, nous étions...

**Arielle et moi, «ensemble»...** je pense que le lecteur peut se réjouir pour moi...

\*\*\*



Un jour, elle débarqua chez moi avec armes et bagages à ma surprise mais pour ma plus grande joie...

Ce ne fut pas facile pour moi au début car l'appartement était petit et cela faisait longtemps que je ne vivais plus avec une femme. Arielle avait son petit caractère de scorpion pas «piqué» des vers... elle n'était pas de celles qui se laissent marcher sur les

pieds... ou si vous préférez... danser sur le ventre. Son attitude allait de pair avec une forte présence devenue vite incontournable. J'aimais cela et commençai à bien l'aimer. Le soleil prenait place dans ma vie et illuminait mon petit appartement et le cœur qui s'y trouvait, jusqu'au soir où :

**Arielle n'est pas rentrée à la maison.** Au début, je n'étais que peu inquiet. Très vite cette inquiétude fut remplacée par un drôle de pressentiment sans rapport avec un quelconque accident mais lié à la peur d'une confiance trahie par un type d'agissements que je connaissais par trop et dont les conséquences seraient de nature à détruire ce bel édifice échafaudé à deux. Je me souviens avoir confié à Sourisgeb mes doutes profonds sur la constance, la fidélité et la loyauté que j'étais en droit d'attendre de ma compagne. Ce copain et moi avions fait une longue balade à pas forcés au rythme de mon désarroi. L'ami eut à subir tout mon désespoir que je lui exposai sous forme d'arguments et raisonnements selon un long monologue fort assommant pour lui qui n'était concerné dans cette affaire que par amitié. Aussi me prêta-t-il une oreille compatissante en ce difficile moment...



Comme à l'orphelinat, plus le temps passait, plus la nuit s'épaississait, plus je craignais que l'irréparable soit réalisé par son absence... **elle avait découché...**

Cette nuit-là, j'aurais voulu mourir. Elle avait trahi ma confiance et j'en fus cruellement blessé. J'étais pourtant persuadé d'avoir trouvé un être sensible, une âme ouverte sur ma souffrance. L'enfant fut touché à mort dans ce qu'il avait de plus pur en lui et l'adulte fut anéanti.

Ce ne fut plus jamais la même chose. **Notre relation était gâchée dans l'œuf.** Je n'ai jamais vraiment pu lui pardonner ses agissements légers et inconséquents, d'autant qu'elle ne trouva jamais d'arguments convaincants pour justifier ou du moins expliquer sa félonie. **Loyauté**, maître mot de cet engagement fut noyauté. Il lui était inconnu. Jusqu'à l'ultime moment de nos retrouvailles, j'espérais qu'elle n'avait pas commis l'irréparable mais... oui, la perfide, forte d'une arrogance propre aux femelles, s'était condamnée à mes yeux à jamais. Je crois qu'elle n'avait pas jaugé la profondeur de ma **pureté**. Cette trahison avait pour longtemps compromis la suite de notre relation.

... et les jours, les semaines et mois passèrent. Les blessures les plus profondes finissent toujours par guérir. Tout ce qui ne tue pas, rend plus fort... la mémoire quant à elle, n'oublie jamais... nous verrons cela par la suite.

*Mais pourquoi m'as-tu... nous as-tu fait cela?*

